



**John Muir**

***Forêts dans la tempête et autres colères de la nature***

**Payot, octobre 2019, 105 pages  
(traduction inédite)**

En 2016, Charles Foster a publié un livre étonnant (*Dans la peau d'une bête*, traduction française 2017), où il décrivait le paysage et la vie "tels que les perçoivent un blaireau, une loutre, un renard, un cerf et un martinet". De telles immersions naturalistes ne sont pas inédites et de nombreux auteurs, dans l'histoire, ont essayé de transcrire ce que ressent un animal, un végétal ou tout autre élément naturel. C'est aussi ce que propose ce recueil de textes nouvellement traduits ou retraduits de l'écrivain-voyageur-botaniste John Muir (1838-1914), pionnier reconnu de la pensée écologique et des politiques environnementales. Il contribua ainsi à la création du parc national de Yosemite (1890) et fonda le Sierra Club (1892). Ce marcheur infatigable, qui s'inventa une manière d'exister en harmonie avec la nature, a laissé de nombreux récits de voyage, rédigés dans un style élégant et remplis de descriptions minutieuses du monde vivant.

Pour lui, on ne devait pas se contenter de traverser, observer ou analyser une montagne, une prairie ou une rivière, il fallait aussi les éprouver de l'intérieur, se fondre en elles. Ainsi, dans le premier écrit (publié en 1894), il nous raconte ses heures passées à la cime d'un grand sapin de Douglas pour comprendre ce que vivent les arbres en pleine tempête : balancements et vibrations jusqu'aux racines, musique éolienne, "forêt en émoi", prise du "pouls du vent" (p.21). Un autre texte décrit sa survie difficile dans une tempête de neige, l'amoncellement de nuages, l'assombrissement du ciel et les bourrasques aveuglantes, la brusque arrivée du froid et de la grêle, la morsure du vent glacial à travers les vêtements détrempés, les fumerolles réchauffantes mais acides et dangereuses de quelques sources chaudes et, après une nuit de demi-conscience à attendre la mort, le "*fair-play* indéfectible de la Nature" (p.63) nettoyant le ciel et ramenant les étoiles à "l'éclat pur et placide" (p.61). Dans ses autres récits des colères de la nature, il est tour à tour emporté par une

avalanche, entouré d'éclairs d'orage, secoué par un violent tremblement de terre, spectateur d'un grand incendie, "tonnant et grondant comme des chutes d'eau" (p.99), qui transforme de vaillants séquoias en "mâts morts" (p.103).

Ce petit livre décrit de grandes expériences, celles d'un homme empathique chérissant les rugissements de la terre, de l'eau, du feu et du ciel. Cette façon très avant-gardiste de se fondre dans la nature, d'être littéralement la nature, est restée tout à fait moderne. Elle anticipait même de beaucoup sur les attitudes et mentalités actuelles consistant à "prendre des bains de forêts" ou à prétendre fusionner avec les éléments. Pour Muir, se couler dans la peau d'un oiseau ou d'un arbre était la meilleure façon de comprendre l'environnement qui nous entoure, son fonctionnement et ses régulations. C'était aussi une manière radicale de resituer l'humain, petite partie du grand tout de la Terre – déchaînée ou pas – qui nous enveloppe, nous incorpore et nous contient. Une nature parfois violente mais pas méchante, paroxystique mais pas définitive, dangereuse mais pas mauvaise. Muir était panthéiste mais certainement pas animiste, et contrairement à beaucoup de nos contemporains qui personnifient le monde vivant et croient qu'il "se venge", il n'aurait pas commis l'erreur de prêter des intentions néfastes aux événements, qu'il s'agisse de l'infiniment grand du réchauffement climatique ou de l'infiniment petit du coronavirus...

**Bruno Héroult**

Chef du centre d'études et de prospective

MAA

[bruno.herault@agriculture.gouv.fr](mailto:bruno.herault@agriculture.gouv.fr)